



HISTOIRE DES ARTS

WEST SIDE STORY

Le travail fait suite à l'étude de New York dans la séquence sur l'urbanisation et introduit le cours sur les USA. Il permet aussi de travailler la croissance économique, la société et le rêve américains, le racisme et les discriminations.

I- Présentation

Le film « West Side Story » est une adaptation cinématographique de 1961 d'une comédie musicale montée à Broadway (New York). Le film est réalisé par R. Wise et J. Robbins. Le scénario est une adaptation du Roméo et Juliette de Shakespeare transposée dans le New York des années 50. La comédie musicale comme le film (10 Oscars) connurent un succès planétaire.

Fiche technique :

West side story, Titre original *West side story*, Réalisation Jérôme Robbins et Robert Wise, Acteurs principaux Natalie Wood (Maria), Richard Beymer (Tony), Rita Moreno (Anita), George Chakiris (Bernardo) Scénario Jérôme Robbins et Ernest Lehman d'après la comédie musicale écrite par Arthur Laurents Lyrics Stephen Sondheim Musique Leonard Bernstein Chorégraphie Jérôme Robbins Photographie Daniel L. Fapp Montage Thomas Stanford Production Robert Wise Société de distribution United Artists, Format Couleur (Technicolor)

Durée 152 min, Sortie 18 octobre 1961, Pays d'origine : États-Unis.

L'histoire est inspirée de *Roméo et Juliette* de William Shakespeare. À New York, dans les années 1950, deux gangs de rue rivaux, les Jets (américains blancs d'origine polonaise) et les Sharks (immigrés d'origine portoricaine), font la loi dans le quartier de West Side. Ils se provoquent et s'affrontent à l'occasion. Tony (ex-leader des Jets) et Maria, (sœur de Bernardo, chef des Sharks), tombent amoureux, mais le couple doit subir le clivage imposé par leur clan.



II- Description

Le film s'ouvre par un générique de Saul Bass très long, pendant lequel les couleurs varient en même temps que la musique, on distingue de petits traits noirs qui à la fin deviennent les buildings de New York. La scène d'ouverture survolant la ville de New York est une première. En effet, aucun film antérieur ne survole la ville de cette façon. Depuis, tous les films ou séries américains s'en inspirent ou presque.

La première partie du film est totalement muette, avec seulement de la musique et de la danse. Elle présente les deux gangs : d'un côté les Jets, blancs, immigrés irlandais, polonais, italiens ; de l'autre les Sharks, plus fraîchement arrivés et d'origine portoricaine. Les deux groupes s'affrontent pour la possession d'un territoire. Riff, chef des Jets décide que les deux groupes doivent se battre de manière plus violente, s'il le faut avec des couteaux ou des armes à feu. Il essaie de convaincre Tony, ex-Jet de revenir dans le groupe pour l'occasion. Les deux groupes se rencontrent dans un bal du quartier (terrain neutre) où Maria et Tony se voient pour la première fois. C'est le coup de foudre. Ils se revoient seuls dans l'escalier de secours de l'immeuble de Maria, puis régulièrement (boutique de Maria). Elle le presse de convaincre les deux chefs de ne pas se battre. Tony tente d'empêcher Riff et Bernardo de se battre mais il arrive trop tard, Riff est mort, il tue Bernardo. Il rejoint Maria dans sa chambre, elle lui pardonne mais Chino, amoureux de Maria, venge Bernardo et tue Tony.



IV- Analyse et interprétation

Le film est révolutionnaire à l'époque pour son appropriation d'un espace réel. Pour mieux saisir l'atmosphère du West Side de Manhattan, une partie du tournage a été effectuée dans le quartier (68e et 110e rues), notamment la séquence dansée d'ouverture où l'on voit les Sharks et les Jets se défier sur un terrain de jeu fermé par des grillages métalliques. Le thème des tensions sociales et ethniques est très nouveau aussi. En s'inspirant d'une réalité sociologique qui commence à préoccuper les autorités, *West Side Story* torpille le mythe du melting pot américain. Le film est une critique de la société américaine.

C'est probablement la première comédie musicale à aborder de front des sujets tels que la violence urbaine et le racisme, quittant l'univers mièvre des autres comédies musicales hollywoodiennes pour entrer de plain-pied dans la réalité sociale : le policier ouvertement raciste proposant aux Jets de les couvrir ; la tentative de viol sur Anita illustrée par la reprise du thème 'America'...

La ville de New York est un des personnages de cette histoire d'amour et de violence. Le film s'ouvre sur une étonnante vue aérienne de Manhattan qui fait découvrir à la verticale les gratte-ciels du "Hell's Kitchen", un quartier de West Side. Cette vision de la ville renforce d'autant le sentiment d'étouffement des personnages. À noter aussi la vision réaliste des aires de jeux et autres terrains vagues, témoins privilégiés du mal-être d'une génération en quête d'identité. Pendant tout le film, on aperçoit des barrières, grillages que les garçons escaladent, franchissent. Ces barrières symbolisent la transgression, le passage à l'âge adulte. Maria et Tony sont plus matures, ils veulent s'échapper de la pesanteur de groupe, violent et qui nie l'individu mais ils sont les seuls à vraiment transgresser les règles sociales : mixité de leur couple, parodie du mariage dans la boutique où travaille Maria, acte sexuel, meurtre de Tony... Leur quête d'individualité échoue, on n'est rien hors du groupe.

Le scénario de la comédie musicale doit beaucoup au *Roméo et Juliette* de Shakespeare. La séquence chantée qui comporte le titre «Tonight» s'inspire directement de la scène mythique du balcon où Juliette et Roméo échangent leur premier baiser. Tony et Maria s'avouent quant à eux leurs sentiments sur les escaliers de secours installés dans la cour de l'immeuble vétuste où elle vient d'emménager. Dès 1949, Jerome Robbins avait pensé adapter le drame shakespearien en le transposant à New York. Dans un premier temps, il voulait opposer des Juifs et des Irlandais catholiques, mais il a préféré abandonner la thématique religieuse pour s'intéresser à une actualité brûlante, celle de l'immigration portoricaine. C'est en effet dans les années 1950 que la «Grosse Pomme» (surnom donné à New York) a commencé à servir de cadre aux premiers affrontements ethniques entre Portoricains et Américains «de souche» (c'est-à-dire des immigrés de la deuxième ou troisième génération). À l'époque, *West Side Story* a donc fait l'effet d'une véritable révolution dans l'univers sucré de la comédie musicale. Pour mieux saisir l'atmosphère du West Side de Manhattan, une partie du tournage a été effectuée dans le quartier (68e et 110e rues), notamment la séquence dansée d'ouverture où l'on voit les Sharks et les Jets se défier sur un terrain de jeu fermé par des grillages métalliques. Aujourd'hui encore, on ne peut que saluer le réalisme des décors et des personnages mis en scène par Robert Wise. Les immeubles lépreux abritent des familles misérables ou des ateliers sordides, parfois illuminés par des tissus multicolores. Les rues et les cours sont jonchés de débris.

Quand Tony agonise dans les bras de Maria, il a les mains sales et les ongles noirs : sa mort n'est pas édulcorée par la caméra. De la même manière, l'accent exagéré des Portoricains peut prêter à sourire, mais il s'inscrit dans une logique de classe et de race qui conduit à l'enfermement des communautés dans leur territoire géographique et symbolique.

Bernardo, le chef des Sharks, ne manque pas de le souligner : si un Portoricain veut louer un appartement à New York, il vaut mieux qu'il perde son accent - remarque qui n'a rien perdu de son actualité, aux États-Unis ou ailleurs. (...) L'opposition entre l'ouvert et le fermé, entre l'espace public et l'espace privé occupe une place centrale dans *West Side Story*.

La rue n'est plus seulement un décor, c'est l'un des principaux acteurs de la comédie musicale. Espace public par excellence, elle est menacée par la montée de la violence inter-ethnique et par l'action des gangs qui se l'approprient.

Les pouvoirs publics doivent reconnaître leur impuissance à contrôler cette évolution, même si le policier (raciste) Shrank déclare sans conviction aux Jets et aux Sharks que «la rue ne vous appartient pas». Quant aux habitants du quartier, ils ne peuvent que se lamenter de voir disparaître leurs derniers espaces de convivialité, comme le Doc, propriétaire du drugstore local, qui tente de convaincre les Jets rassemblés dans sa boutique : «se disputer un bout de rue, est-ce si important?».

Compte rendu : Alain Musset, directeur d'études à l'EHESS, Groupe de géographie sociale et d'études urbaines.

Analyse d'une séquence, « America » :

Sur le toit, les immigrés portoricains se réunissent, femmes et hommes s'opposent dans leur vision de l'Amérique, leur pays d'accueil. La chanson est précédée d'une scène parlée dans laquelle Anita et Bernardo s'opposent. (*Le texte d'Anita est en gras*).

- Ils ne connaissent pas ce pays
- **Toi non plus ! Ici, les filles sont libres de s'amuser. Elle est en Amérique.** (*Elle parle de Maria*)
- Porto Rico est en Amérique à présent !
- **Qu'est-ce qui est le plus pesant ? Ta carcasse ou ton accent ? [...]**
- **Maria ne faisait que danser.**
- Avec un Américain qui n'est qu'un Polak.
- **Mépris de Portoricain.**
- Tu te crois drôle ?
- **Ce Tony est un beau gars. Et il travaille.**
- Il est garçon de courses.
- **Et toi, t'es quoi ?**
- Assistant.
- Chino gagne moitié moins que lui.
- **Il va ressortir sa rengaine. Une mère polonaise, un père suédois. Mais né ici. Alors, Américain. Tandis que nous, les étrangers...**
- Des poux, des cancrelats.
- **Mais c'est vrai !**
- Quand je pense à ce que je croyais trouver ici. On est venu comme des enfants... En confiance, le cœur ouvert.
- **Toi, tu repartiras menotté.**
- Je repartirai en Cadillac.

- Avec l'air conditionné
- Et le téléphone.
- Et la télévision.
- En couleurs !
- **Alors pourquoi rentrer à Porto Rico ? D'ailleurs, qui voudrait y retourner ?**
- Est-on si bien ici ?
- **Et là-bas nous n'avions rien.**
- On n'a toujours rien. C'est seulement plus cher.
- **Laisse-moi tranquille. Notre pays, je l'ai quitté. Quand on est un émigrant, c'est pour toujours.**
- Au lieu de shampoing, on lui a fait un lavage de cerveau. Elle est toquée de l'Oncle Sam...
- **Oh non, ce n'est pas vrai.**

Chanson

**Porto Rico, pays de mes parents
Peut bien sombrer dans l'océan.
Toujours la tornade sévit
Toujours la population grandit
L'argent se raréfie
Le soleil vous rôtit
Le travail abrutit
Par contre, New York me ravit
Et pour moi, c'est le paradis.
Je me plais bien en Amérique
Tout me convient en Amérique**

Et on jouit de la liberté.

Oui, mais à condition de payer...
**On achète tout à crédit
Je l'aurai, ma machine à laver**
 On nous regarde et on double le prix
 Mais tu n'auras plus de quoi bouffer.
**Gratte-ciel partout en Amérique
Autos pour tous en Amérique
L'industrie monte en Amérique**
 Douze dans une pièce en Amérique.
On y construit dans tous les quartiers
 Et on vous claque la porte au nez
J'aurai un bel appartement
 Oui, quand tu n'auras plus d'accent.
C'est épatant en Amérique
 Mais en luttant en Amérique
Tout est charmant en Amérique
 Quand on est Blanc en Amérique.
La liberté est le premier bien
 Si l'on reste parmi les siens
Libre de choisir son métier
 Larbin ou cireur de souliers.
 Tout est crasseux en Amérique
 Gangsters heureux en Amérique
 On ne vit pas vieux en Amérique
Moi, je m'y sens bien, en Amérique.
 Envie de rentrer à Porto Rico
Je peux t'indiquer un bateau.
 On m'acclamera au pays
Penses-tu, ils sont tous ici !

<p>La Position des femmes : un plaidoyer pour le paradis américain</p>	<p>La position des hommes : une critique féroce d'un modèle inégalitaire</p>
<p>« A Porto Rico, toujours la tornade sévit, toujours la population grandit, l'argent se raréfie, le soleil vous rôtit, le travail abrutit » Une image des difficultés économiques et sociales des pays du Tiers-Monde, terres d'émigration</p>	<p>« Envie de rentrer à Porto Rico. » Le mal du pays touche de nombreux immigrants, qui n'arrivent pas à se faire au modèle américain.</p>
<p>« New York me ravit. Pour moi, c'est le paradis. » ; « Je me plais bien en Amérique, tout me convient en Amérique. » Une image du rêve américain : les Etats-Unis sont une terre promise, où chacun peut réussir et vivre heureux. Ils attirent de nombreux immigrants.</p>	<p>« Quand je pense à ce que je croyais trouver ici. On est venu comme des enfants, en confiance, le cœur ouvert ! » ; « On n'aura plus de quoi bouffer » Les espoirs sont déçus pour de nombreux immigrants, qui n'ont pas les mêmes droits</p>
<p>« On jouit de la liberté. » ; « Ici, les filles sont libres de s'amuser » ;</p>	<p>« On jouit de la liberté. » ; « Ici, les filles sont libres de s'amuser » ;</p>

<p align="center"><i>« La liberté est le 1er bien »</i></p> <p align="center">La société américaine repose sur l'égalité des chances. Les libertés fondamentales tiennent une place de choix dans la Constitution.</p>	<p align="center"><i>« La liberté est le 1er bien »</i></p> <p align="center">La société américaine repose sur l'égalité des chances. Les libertés fondamentales tiennent une place de choix dans la Constitution.</p> <p align="center"><i>« Oui, quand tu n'auras plus d'accent. » ; « Oui, mais à condition de payer... »</i></p> <p align="center">Les minorités ethniques ne bénéficient pas des mêmes droits que les citoyens américains. Elles sont parfois victimes de la ségrégation raciale.</p>
<p align="center"><i>« On achète tout à crédit... Je l'aurai, ma machine à laver. » ; « Autos pour tous en Amérique » ; « Je repartirai en Cadillac, avec l'air conditionné. Et le téléphone. Et la télévision en couleurs ! »</i></p> <p align="center">Une illustration de la société d'abondance et de l'American Way of Life. L'abondance, le confort et le gaspillage marquent la vie quotidienne. La publicité stimule les achats à crédit, donc les affaires. Confiants dans l'avenir, les Américains, impatientes de profiter des biens matériels, n'hésitent pas à s'endetter.</p>	<p align="center"><i>« On nous regarde et on double le prix » « Gangsters heureux en Amérique » « Tout est charmant... si l'on est Blanc »</i></p> <p align="center">En dépit de l'abondance, la pauvreté frappe de 30 à 40 millions d'Américains, en particulier les minorités ethniques, qui ne peuvent profiter des biens matériels, auxquels ils n'ont pas accès, faute d'argent.</p>
<p align="center"><i>« Gratte-ciel partout en Amérique » « On y construit dans tous les quartiers. J'aurai un bel appartement » ; « Libre de choisir son métier ». « L'industrie monte en Amérique »</i></p> <p align="center">La société américaine repose sur l'égalité des chances, c'est-à-dire la liberté d'initiative et la concurrence entre individus. Chaque Américain est persuadé que s'il travaille d'arrache-pied, s'il suit une formation professionnelle, si la chance lui sourit, il gagnera de l'argent et pourra vivre heureux.</p>	<p align="center"><i>« On vous claque la porte au nez » « Douze dans une pièce en Amérique » ; « Tout est crasseux en Amérique » ; « Larbin ou cireur de souliers »</i></p> <p align="center">La pénurie de logements est grande, surtout dans les villes. Les populations immigrées sont souvent parquées dans de véritables ghettos, dans des logements de fortune et vivent dans une grande précarité. Cette situation explosive encourage les violences urbaines, notamment les émeutes.</p>
<p align="center"><i>« Moi, je m'y sens bien en Amérique » « Notre pays, je l'ai quitté : quand on est un immigrant, c'est pour toujours ! »</i></p> <p align="center">L'Amérique continue de faire rêver : de nombreux immigrants croient pouvoir y trouver une vie meilleure. C'est le mythe du « Melting Pot » (creuset dans lequel les immigrants arrivés aux Etats-Unis se fondent, quelque soit leur origine, pour former le peuple américain).</p>	<p align="center"><i>« On ne vit pas vieux en Amérique » ; « Il faut lutter en Amérique » ; « Envie de rentrer à Porto Rico »</i></p> <p align="center">Les exclus du modèle américain sont nombreux. C'est la face cachée du rêve américain. Les communautés ethniques sont les premières à souffrir de cette exclusion : elles revendiquent l'égalité des droits, leur intégration et leur droit à la différence (langue et culture propres).</p>
<p align="center">CONCLUSION</p> <p align="center">Dans les années 1950-1960, le modèle américain fait rêver. Le mythe d'une société d'abondance où tout le monde serait heureux attire de nombreux immigrants à la recherche d'une vie meilleure.</p>	<p align="center">CONCLUSION</p> <p align="center">Beaucoup d'exclus ne profitent pas du modèle américain, en particulier les minorités ethniques, parfois victimes de la ségrégation. Le modèle a donc ses limites...</p>